

FORUM JACQUES DUQUESNE

Le sport lien social, mais à quel prix

Pour une fois, le mot « *extraordinaire* » n'est pas trop fort. Il peut s'appliquer à bon escient au système de dopage mis en place, avec des techniques très élaborées, de multiples complicités et tolérances, par le coureur cycliste Lance Armstrong pour gagner, notamment, sept fois le Tour de France. Et aussi du quasi-silence qui a suivi la divulgation de ce système par l'Agence américaine antidopage (Usada).

Or, ce système et ce silence en disent long sur le rôle que joue un certain type de sport dans notre société.

Écartons d'abord les explications accessoires. Qui ne sont pourtant pas tout à fait négligeables. On peut dire que cette affaire ne constitue pas une surprise. Que le dopage a même parfois causé des morts, quand il n'était pas pratiqué de manière aussi... scientifique. Que le peloton du Tour de France ne pouvait jouer les innocents ou les ignorants. Que – pour ne citer qu'un seul exemple – Christophe Bassons, jeune coureur français, eut le tort de s'étonner de la soudaine facilité de Lance Armstrong à escalader les cols lors de la première étape de montagne dans le Tour de 1999 ; ce qui lui valut, le lendemain, une admonestation de l'Américain : « *Fous le camp !* » Christophe Bassons comprit vite qu'il serait isolé dans le peloton ; il abandonna.

Soulignons aussi une autre évidence : le cyclisme n'est pas le seul sport à souffrir de ce mal. Loin de là. Parce que le dopage est nécessaire à ces sports pour que la compétition soit plus vive, la course aux records plus hale-



Lance Armstrong sur le Tour de France, en 2010. Sept fois vainqueur de l'épreuve, il n'a jamais été lâché par le public.

Le dopage serait « nécessaire » à ces sports pour que la compétition soit plus vive, la course aux records plus haletante, l'issue du combat plus incertaine. Et le public plus satisfait.

tante, l'issue du combat plus incertaine. Et le public plus satisfait.

Retour en arrière. En juin 1993, un des derniers matchs de la saison de football professionnel opposait l'équipe de Valenciennes à celle de l'Olympique de Marseille alors présidé par Bernard Tapie. L'un des joueurs valenciennois, Jacques Glassmann, révéla

que deux de ses coéquipiers et lui-même avaient été priés (moyennant finances) de « lever le pied » pendant le match car il importait que les joueurs de l'OM arrivent en bonne forme à Munich pour disputer la finale de la Ligue des champions.

Qui fut ensuite sifflé par le public des tribunes quand l'équipe

de Valenciennes se présenta sur les stades pour d'autres matchs ? Le joueur honnête, Jacques Glassmann. Sa carrière professionnelle fut brisée. Il avait commis l'irréparable : révéler les trucages du spectacle.

Dans son livre *Le Désenchantement du monde*, le sociologue et historien Marcel Gauchet montre notamment que, dans nos sociétés, la « sortie » de la religion entraîne la fin de l'unité que celles-ci connaissaient auparavant. Ces sociétés ont donc recherché d'autres modes de cohésion, des substituts. Et Paul Yonnet, socio-

logue des loisirs, a bien montré dans *Travail, loisir* (Gallimard, 1999) que le sport-spectacle est une tentative de « reconstitution du lien social », « une tentative de ressouder des groupes, là où la division ou l'atomisation menace ».

Les supporters du PSG ou de l'OM ne se soucient guère de l'origine nationale des joueurs qu'ils acclament ou qu'ils encouragent de leurs hymnes, comme à la messe. Ils ne se soucient pas davantage de leur propre diversité. Ce qui compte, c'est leur unité provisoire, l'émotion qu'ils partagent, l'espace d'un match.

De même, les foules qui se pressent sur les routes du Tour sont diverses. Mais parfois, l'attente du passage des coureurs est longue même si la caravane publicitaire offre quelques distractions. Alors – j'en ai fait l'expérience – se forment de petites communautés provisoires et sympathiques.

Il serait possible de dresser le même constat pour les spectacles que donnent l'été, sur de vastes et inconfortables terrains, des stars de la chanson. Voyez tous ces bras qui se tendent, portant souvent des briquets allumés, comme bougies à la messe, et ondoyant au même rythme. Ce peuple pour l'instant unanime se réunit autour des notoires évadés fiscaux. Ce qu'il ne pardonne pas à d'autres.

C'est la quête – provisoire, temporaire, artificielle – d'un lien social qui s'exprime.

OPINION IRINA BOKOVA,

directrice générale de l'Unesco, à l'occasion de la sortie du rapport mondial de suivi sur l'éducation pour tous, intitulée « L'éducation au travail »

Empêcher le krach des compétences

Le monde n'a jamais été aussi jeune – la moitié la population de la planète a moins de 25 ans – et pourtant les jeunes manquent des compétences minimales qui leur permettraient d'exploiter les opportunités que le monde peut leur offrir.

Il y a aujourd'hui dans le monde 250 millions d'enfants en âge de fréquenter l'école primaire qui ne savent ni lire, ni écrire, ni compter. C'est plus que la population totale du Brésil. Une génération perdue grandit sous nos yeux. Environ 71 millions d'adolescents quittent l'école secondaire sans la moindre qualification. Pour enrayer ce fléau, nous devons les ramener, tous, sur les bancs de l'école et surtout nous assurer qu'ils acquièrent les compétences de base. Il nous faut faire la révolution de l'éducation de qualité, comme condition d'accès pour tous ces jeunes à un emploi correct, à une vie décente. Si nous échouons, il n'y aura ni stabilité, ni paix durable, ni développement humain possible.

La situation n'est pas seulement dramatique – elle est dangereuse, et l'ampleur du phénomène est alarmante. Dans le monde arabe, 28 millions de jeunes âgés entre 15 et 25 ans n'ont pas terminé l'école primaire. C'est le dixième de la population de la région, dont un tiers a moins de 25 ans. En Afrique subsaharienne, 56 millions de jeunes sont dans le même cas, soit un tiers des jeunes de la région. Dans le monde, un jeune sur huit est au chômage. Un travailleur sur quatre s'échine pour à peine un dollar par jour. Les jeunes filles sont les plus touchées. Dans cette situation précaire, un véritable krach des compétences se prépare, qui nourrit l'analphabétisme des adultes : 775 millions d'hommes et de femmes ne sachant ni lire ni écrire.

La question n'est pas de savoir si ces jeunes sont marginalisés de la société – le problème est que, sans changement radical, les sociétés de demain seront façonnées par ces

jeunes sans qualifications. Le prix à payer pour les sociétés est inacceptable. C'est une violation de la dignité humaine et des droits de l'homme, qui vient hypothéquer tout espoir de développement. Une

200 millions de jeunes ont besoin de retourner sur les bancs de l'école apprendre à lire, écrire et compter.

société sans qualification vivra sous la menace permanente des troubles, de la violence civile nourrie par le chômage et les inégalités.

L'Unesco publie le rapport mondial de suivi sur l'éducation pour tous et veut alerter les consciences sur cette crise en gestation. Consacré au thème des compétences et de « l'éducation au travail », ce rapport montre qu'environ 200 millions de jeunes ont besoin de retourner sur les bancs de l'école apprendre

à lire, écrire et compter. Les gouvernements en sont souvent conscients – mais doivent faire davantage pour s'assurer que chaque enfant obtienne la formation dont il a besoin. Cela veut dire aider les enfants à rejoindre le secondaire. Cela veut dire aussi rapprocher l'école et le monde du travail, créer les conditions d'un bon départ. Nous devons aussi concevoir de nouveaux partenariats entre le secteur public et le privé, un nouveau pacte avec des droits et des devoirs pour chacun. Nous avons besoin de davantage de programmes de rattrapage pour les jeunes qui ont quitté l'école trop tôt – et ce doit être l'objet d'une solidarité internationale forte, voire d'une diplomatie éducative à inventer.

Cela veut dire aussi des financements supplémentaires. Nous savons tous que le climat économique actuel n'est pas fameux – et pourtant

investir dans les compétences est le meilleur investissement d'avenir. L'Unesco estime qu'il manque environ 16 milliards de dollars par an (12 milliards d'euros) pour assurer l'éducation primaire universelle dans le monde d'ici à 2015 et un montant supplémentaire de 8 milliards par an (6 milliards d'euros) pour faire de même dans le secondaire. Cela peut sembler beaucoup. Comparé au montant des dépenses militaires mondiales – 1 740 milliards de dollars en 2011 (1 330 milliards d'euros) – l'investissement paraît modeste. Et les efforts pour contenir le krach des compétences annoncé ne contribueront pas moins à la stabilité du monde.

Le principe veut que « lorsqu'on ne sait pas ce qu'il faut regarder, on ne le voit pas ». Maintenant on sait, et on voit. L'avenir passe par une révolution des compétences pour chaque jeune, et vu l'ampleur du phénomène, mieux vaut commencer maintenant.